

BULLETIN D'INFORMATION

18ème année - n° 54

Avril 2000

SOMMAIRE**Camus dans le "siècle de Sartre"?**

Jacqueline Lévi-Valensi

Alfred de Vigny - Albert Camus : suite...

Claude Sigaud

***Caligula* à Saint-Petersbourg**

Eugène Kouchkine

Travaux universitaires**Prochain colloque**

Christiane Chaulet-Achour

Bibliographie**Bibliophilie****Manifestations****Vu, lu, entendu****"Je me souviens"**

Yves Ramier

Fête du livre à La Cadière d'Azur**Changements d'adresse****Nouvelles adhésions****Bon de commande**S
O
C
I
E
T
É
d
e
s
E
T
U
D
E
SC
A
M
U
S
I
E
N
N
E
S

Merci à ceux, nombreux, qui ont réglé
leur cotisation 2000.

Merci également à ceux,
en nombre hélas non négligeable,
qui ne l'ont pas encore fait ...
mais qui le feront dès aujourd'hui
sans attendre à demain !

Vient de paraître :

JEAN DE MAISON SEUL

LES QUATRE VENTS

Collection «Méditerranée Vivante»

dirigée par Edmond Charlot

Edition Domens

Pézenas

Edition originale limitée : 70 F. (Conquéror) - Velin d'Arches (180 F.)

Parus dans la même collection :

- 1 - *A propos d'Alger, de Camus et du hasard*, Jules Roy (épuisé)
- 2 - *Journal d'Alger* suivi de *Les leçons d'Edgar*, Jean Sénac (épuisé)
- 3 - *Souvenirs d'Oran*, André Belamich
- 4 - *Poèmes de guerre*, Frédéric Jacques Temple
- 5 - *Amours demeurés*, Blanche Balain
- 6 - *Traces écrites*, Roland Simounet
- 7 - *Tipasa*, Maria Moresca.

CAMUS DANS LE "SIECLE DE SARTRE" ?

Maintenant que la flambée médiatique autour du livre de Bernard-Henri Lévy est un peu retombée, on peut peut-être en parler plus sereinement. Cette présentation, non seulement de la philosophie de Sartre, mais de celle de Bergson, de Heidegger ou d'Althusser, cette histoire de notre temps, vivante, fouguese, stimulante est - à mon sens - tout à fait passionnante. Mais pourquoi faut-il qu'au terme d'une relation nuancée et juste de la querelle autour de *L'Homme révolté* Bernard-Henry Lévy décrète que "l'on a, tout de même, raison d'avoir tort avec Sartre plutôt que raison avec Camus" ? "Du point de vue des hommes, des énergies mises en jeu, de ce que la dispute révèle des tempéraments de chacun, c'est évidemment Camus le plus sympathique [...] . Du point de vue politique [...] c'est du côté de Camus que sont, tout de suite, l'esprit de révolte et l'honneur". Mais ... "reste le fond philosophique de la querelle" : du côté de Sartre, "le sentiment du non" ; du côté de Camus seraient "le sentiment du oui", "les enchantements cosmiques", l'affirmation que "la nature est bonne", et la condamnation à ne rien faire, la "foi aveugle dans la nature" qui est "l'autre grande source du totalitarisme, et, en tous cas, du meurtre"...

Comment, au milieu de tant de pages brillantes, de toutes les séductions de l'intelligence, Bernard-Henry Lévy peut-il procéder avec autant de mauvaise foi réductrice et opérer une pirouette intellectuelle qui finit par voir, et faire voir, dans la pensée de Camus une origine certaine du totalitarisme ??? Il faut citer la conclusion de ce chapitre: "il y a plus à prendre et à penser dans la philosophie sartrienne de la contingence que dans les orgies cosmiques et les murmures bénisseurs de *L'Été*" . (pp 408-424) J'ai vainement cherché les "orgies" et les "murmures bénisseurs" (?) dans *L'Été* - ce qui, d'ailleurs, nous éloigne de *L'Homme révolté*.... Mais surtout, on appréciera cet incroyable jugement sur la pensée de Camus, qui semble tout droit sorti d'un (mauvais) manuel de philosophie pour (mauvaises) classes terminales.

Jacqueline Lévi-Valensi

Alfred de Vigny - Albert Camus : suite...

par Claude Sigaud.

Après avoir écouté la conférence de Paul Viallaneix sur le parti pris du silence chez Camus et chez Vigny⁴, il était tentant de se demander si d'autres points de comparaison, voire de convergence, ne se rencontraient pas chez ces deux auteurs, si dissemblables pourtant, et séparés par plus un siècle. Aussi surprenant que cela puisse paraître, de tels rapprochements sont possibles.

Mais y a-t-il tellement lieu d'être surpris alors qu'on peut lire dans la biographie (passionnante) de Nicole Casanova, *Vigny sous le masque de fer* (Calmann-Levy 1990), à propos du recueil "Les destinées" : «Avec ce recueil Vigny prenait place (et avec 'Daphné' plus encore) dans une famille d'écrivains-philosophes, plus proches par leurs tourments existentiels, du XX^e siècle que du XVIII^e. Nietzsche est à la frontière, mais plus près de Vigny on trouve une bonne partie de Rilke, des pages entières de Dostoïevski, de Kafka et tout Camus et tout Malraux.» Et plus loin : «le silencieux docteur Noir et le rêveur Stello contemplant cette foule. Leur songerie pourrait se résumer par les mots du *Caligula* de Camus : "Les hommes meurent et ne sont pas heureux".»

Faut-il voir une autre rencontre à propos de l'Algérie? Nicole Casanova note que «Vigny avait applaudi à la prise d'Alger, le 4 juillet 1830. Parmi les utopies de l'époque subsistait la croyance en une mission civilisatrice de l'Europe. Vigny y reviendra avec le poème "La sauvage". Dans la présentation du poème, Vigny déclare : "J'ai voulu prouver que la civilisation pouvait être chantée ainsi que la raison, et que les races sauvages étaient coupables envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une.»

Dans le poème, Vigny prend pour exemple de cette société durable "Caïn le laboureur", qu'il oppose au "chasseur Abel". Dans une note en bas de page de l'édition des oeuvres complètes de Vigny, Paul Viallaneix pose ainsi la question : «Au nom de l'humanisme révolté qu'enseigne Vigny (avant Camus), comment Caïn ne serait-il pas préféré à Abel? Il devient la victime exemplaire de l'incompréhension divine...»⁵

On ne peut cependant s'empêcher de penser que "l'Anglais-Américain" au regard intelligent, humain, chanté dans le poème, est peu représentatif des Européens qui ont colonisé le nouveau monde.

Quant à l'expédition d'Alger, applaudie par Vigny, il faut mettre à son crédit au moins le fait qu'elle a définitivement mis fin à la piraterie multiséculaire exercée par les Barbaresques en Méditerranée, et jusque sur les rivages de l'Europe, contre laquelle les interventions précédentes avaient échoué, y compris celle de Charles-Quint. Malgré cela, l'opinion publique en France n'était pas favorable, c'est le moins qu'on puisse dire, à une conquête dont les conséquences n'apparaissaient pas clairement. Là se trouvait en germe le malentendu, l'incompréhension, dont Camus souffrira et qu'il tentera vainement de dissiper. De ce point de vue, il faut relire l'article publié par Vigny dans la Revue des Deux Mondes (juillet-septembre 1831), consacré à un opuscule, les *Anecdotes historiques et politiques sur Alger* sous le titre "Mille et deuxième nuit". Dans sa présentation, Paul Viallaneix rappelle qu'à l'époque, «le gouverneur Clauzel était désavoué dans ses initiatives colonisatrices.» Et Vigny écrit : «Cependant un profond malaise envahit le corps expéditionnaire. Les soldats s'étonnent que le gouvernement suspende une action qu'ils avaient engagée si résolument. Ceux qui sont rappelés dans la métropole souffrent de l'indifférence ou de l'hostilité qu'on leur témoigne.»

4 Cf. Bulletin n° 53, janvier 2000, p15.

5 Vigny, oeuvres complètes - Collection L'Intégrale, Editions du Seuil 1965 - Préface, présentation et notes de Paul Viallaneix, pp. 95 et 97.

«Vigny consacre à l'opuscule de Merle, poursuit Paul Viallaneix, un article dont l'apparente 29 fantaisie annoncée par le sous-titre de "Mille et deuxième nuit" ne dissimule pas longtemps l'âpre gravité.»

Après avoir décrit le débarquement et le succès de l'opération, Vigny conclut : «Peu s'en faut que chaque conquérant, en revenant en France, ne se cache pas de sa conquête comme d'une mauvaise action, et ne l'efface de ses états de service.»

Avec le temps, ce rejet englobera, sans nuances, les "colons", y compris le petit peuple français d'Algérie, dont Camus prendra la défense dans *Chroniques algériennes* et dans *Le premier homme*.

Plus surprenant paraît la rencontre entre l'aristocrate et l'enfant d'un quartier populaire d'Alger, dans une certaine conception idéale de la politique. Selon Nicole Casanova : «Vigny avait un moment rêvé autour des espérances saint-simoniennes. Ce rêve dura une dizaine d'années environ, de 1829 à 1840, ce qui est long, et accorde à des théories proches du socialisme une part importante de la pensée de cet aristocrate - à la recherche, en fait, d'une démocratie idéale.» Mais le rêve une fois dissipé, il finira par dire du saint-simonisme «qu'il a donné aux masses prolétaires, non le désir de travailler, mais celui de jouir de l'oisiveté.»

«Dans les oeuvres de Vigny, ajoute Nicole Casanova, cet essai de socialisme nous vaudra les ouvriers en révolte devant John Bell, dans "Chatterton" et un poème "Paris", apocalyptique tableau de quelque deux cent soixante vers, où Laménais et l'école saint-simonienne préparent un monde nouveau.»

Pour l'auteur de la biographie de Vigny : «Toute sa vie, Vigny s'efforcera de mettre en pratique la généreuse pitié qui vibrait dans sa pièce (Chatterton), de défendre l'indispensable inutilité des poètes. Il tenait aussi à souligner l'exploitation des prolétaires par les bourgeois, dénonçait les licenciements abusifs et le cynisme du patron, pour qui il importe peu que les autres soient ruinés du moment que cela lui profite, à lui - comme l'affirme triomphalement John Bell.»

Cette conception du socialisme, ainsi que la dénonciation des excès du capitalisme, ne sont pas tellement éloignées de Camus. Dans un article de *Combat*, le 23 novembre 1944, il distingue «deux sortes de socialisme : un socialisme marxiste, de forme traditionnelle, représenté par les anciens partis, et un socialisme libéral, mal formulé quoique généreux, qui se traduit dans les mouvements et les personnalités issus de la résistance. Ce dernier socialisme aurait tendance, pour autant qu'on puisse préciser son expression, à se réclamer d'une tendance collectiviste française qui a toujours laissé sa place à la liberté de la personne et qui n'a rien emprunté au matérialisme philosophique.»

S'il est un domaine commun à Vigny et à Camus, c'est bien le théâtre. Pour l'un comme pour l'autre, il s'est agi d'une véritable passion et le sujet mériterait d'amples développements, qui sortiraient du cadre du présent article. Rappelons seulement la place importante prise par la production dramatique dans l'oeuvre de ces deux auteurs, qu'il s'agisse de leur propre théâtre ou d'adaptations, de Shakespeare par Vigny, de Faulkner et d'autres par Camus.

On peut enfin mettre en parallèle (sachant que, par définition les parallèles ne se rejoignent pas) l'attitude de Vigny et celle de Camus devant le christianisme. A propos de Vigny, Nicole Casanova s'interroge : «Ce fils d'un franc-maçon et d'une janséniste fut-il jamais pieux, voire tout bonnement croyant? Sa première communion lui laissa un souvenir assez marquant pour qu'il l'intercalât dans ses *Mémoires*, mais c'est un souvenir totalement négatif.» Paul Viallaneix rapporte que, quelques mois avant sa mort, «comme le P. Gratry insiste pour le revoir et lui porter la bonne parole, Vigny le décourage avec une courtoise fermeté.» Et plus loin : «Vigny rend l'âme à une ou deux heures de l'après-midi. L'abbé Vidal, curé de Bercy prétendra l'avoir confessé et lui avoir donné l'absolution au cours d'une visite faite quelque temps auparavant. Ratisbonne contestera ce témoignage tardif.» Ce qui paraît bien être un pieux mensonge permettra que des obsèques religieuses soient célébrées.

Dans son *Portrait de Vigny*, publié après la mort de celui-ci, Sainte Beuve écrit : «Il était, par goût et par instinct primitif, le poète catholique des mystères, le chantre d'"Eloa", de Mol se, du Déluge, des grandes scènes sacrées, et au fond il ne croyait pas. Son imagination allait d'un côté, son intelligence de l'autre.» Dans la présentation de *Daphné*, Paul Viallaneix cite le journal de

Vigny : «Le christianisme a rendu l'homme larmoyant.» On pense à certains reproches, plus nuancés cependant, adressés à la religion chrétienne par Camus.

Curieusement, l'épisode de la première communion a laissé un souvenir aussi vivace et également négatif, chez Camus. Il occupe une place importante dans *Le Premier homme*, sous la forme d'un récit détaillé et incontestablement autobiographique. Le curé chargé du catéchisme, qui était «aussi dur que le vieux curé était doux», gifla Jacques (c'est-à-dire Albert) «à toute volée».

En dépit de cette expérience traumatisante, Camus a toujours manifesté une certaine sympathie envers la religion catholique, sans jamais y adhérer, d'où la formule qu'il emploie dans les *Carnets*, à la date du 10 novembre 1954 : «*Je ne crois pas en Dieu et je ne suis pas athée.*» (en italiques dans le texte).

L'auteur du présent article a consacré un court essai, sous le titre "Albert Camus -L'Incroyant de bonne foi"⁶, à l'analyse de la position de celui-ci devant la religion catholique. Parmi les reproches que lui adresse Camus, certains rappellent ceux de Vigny, par exemple une résignation au mal, dénoncée notamment dans *La Peste*. Mais, au cours d'un entretien, Camus corrige ces propos en disant : «Je réfléchirais avant de dire comme vous que la foi chrétienne est une démission.» (Pléiade, II, p. 380)

Faut-il ajouter quelque chose à propos du suicide, dont on sait qu'il a tenu une grande place dans les préoccupations de Camus? Dans sa présentation de "Daphné", Paul Viallaneix indique, à propos de la "Seconde Consultation du Docteur Noir", que Vigny note dans son journal : «Quoi de plus naturel, alors que Chatterton, comme Gilbert, choisit de se donner la mort?» et plus loin : «En même temps que l'absurdité du suicide, le Docteur Noir démontrerait la nécessité d'un désespoir méthodique.»

"L'Absurde et le suicide", tel est précisément le titre du premier chapitre du *Mythe de Sisyphe* où Camus affirme, dès la première phrase : «Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie.»

L'absurde et le suicide chez Vigny et chez Camus, encore un vaste sujet que je me garderai de traiter ici.

⁶ Les essais de Claude Sigaud ("pro manuscrito") peuvent être consultés à l'IMEC, 9 rue Bleue, 75009 Paris.

par Eugène Kouchkine
(Université de Picardie)

En août dernier, à Saint-Petersbourg, j'ai vu en passant devant le théâtre Lensoviet, l'affiche qui annonçait la représentation de *Caligula* de Camus. Le théâtre se trouve au coeur du quartier Dostoïevski - juste en face de la maison où il écrivit son premier roman *Les pauvres gens*, à côté de son église Saint 'Vladimir et à deux pas de l'appartement-musée où il mourut après avoir écrit son dernier roman *Les Frères Karamazov*. Tout camusien saura, sans doute, apprécier la valeur symbolique, voire ésotérique d'une telle rencontre : Dostoïevski et Camus - l'écrivain français perçu en Russie comme l'un des plus dostoïevskiens est transporté sur les lieux où souffle encore l'esprit de celui qui était pour lui le vrai prophète du XXème siècle. C'est là, dans ce pays toujours en crise, que les paroles de Camus semblent trouver une forte résonance : « La grandeur de Dostoïevski (...) ne cessera de croître car notre monde mourra ou lui donnera raison. Que ce monde meure ou qu'il renaisse, Dostoïevski dans les deux cas sera justifié ... Aujourd'hui encore il nous aide à vivre et à espérer.»

En même temps, toutes sortes d'appréhensions surgissent devant chaque nouvelle tentative de porter Camus sur scène : on ne cesse de s'interroger sur les difficultés et les échecs de ses réalisations théâtrales. Tout en partageant ces craintes, je me suis précipité pour voir cette adaptation russe de *Caligula* et, ma foi, je peux dire que j'ai assisté à une réussite qui encourage à réfléchir aux possibles inépuisés de la dramaturgie camusienne.

L'impression dominante que laisse le spectacle est d'abord son intensité dramatique. A travers la course effrénée du héros vers sa fin - le suicide supérieur, ponctué par les "nocturnes" d'un profond lyrisme, on a l'impression d'entendre le cri d'une jeunesse souffrante qui découvre d'un coup ses premières vérités négatives : «Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux», - dit *Caligula* interprété par l'admirable Konstantin Khabenski, devant une allumette qui s'éteint. En fait, tous les acteurs, sauf Chérea, ont l'âge de *Caligula*, y compris le jeune et talentueux metteur en scène Youri Boutoussov ainsi que ses collaborateurs responsables du décor, de la musique, de la chorégraphie et de l'éclairage. Du coup, le caractère extrêmement dynamique et explosif de la mise en scène semble trouver des résonances organiques dans la représentation d'une révolte qui, par son essence même, est juvénile; elle est dans le passage bouleversant d'une sérénité lyrique au désespoir nihiliste.

D'autre part, Y. Boutoussov s'est attaché à rendre percutants non seulement les différents registres du discours de l'empereur, mais aussi et surtout son statut de "joueur" (rappelons-nous le titre initial de la pièce : *Caligula ou le joueur*). *Caligula* joue en bouffon tragique son expérimentation sanglante devant les spectateurs et les victimes de sa logique. C'est donc l'effet d'une théâtralité très vivante et spectaculaire qui est atteint par le mouvement imprégnant toute la pièce : le mouvement du corps et, quand la douleur est intériorisée, on voit tout de même le corps qui souffre, l'expressivité de la gestuelle, la danse, la pantomime. Il n'y a qu'un seul entracte et la dynamique du jeu est maintenue en allant crescendo. A la concertation sur la lucidité (l'écroulement des mensonges) correspond le dépouillement de la scène sous un jeu intense des projecteurs qui laissent aussi des zones sombres où se trame le complot. Le décor est réduit à l'essentiel, symbolique et suggestif - podium, miroir, gong, paravent et quelques accessoires polyvalents. Ainsi, le spectacle commence par une musique rythmée et des voix-off commentant l'étrange disparition de l'empereur. Son retour au palais est remarquable - l'air hagard et exténué, il porte en bandoulière une espèce de tuyau auquel est suspendue une paire de grosses chaussures. Dans l'économie des moyens déployés, ce même tuyau fera penser à une cheminée sur le toit où monte *Caligula* pour contempler la lune et il l'utilisera comme un télescope. Cet objet peut suggérer aussi l'image de l'axe terrestre ou séparer les corps de Cæsonia et de *Caligula* pendant leur danse comme si c'était une barrière de séparation, symbole de l'incommunicabilité entre les hommes.

La mise en scène est résolument intemporelle, elle refuse le "genre romain" en visant l'universel. Ainsi des costumes, par exemple : Caligula apparaît en blouse et pantalon blancs comme s'il sortait d'un hôpital, d'une prison américaine ou comme s'il se réveillait simplement; par la suite, une cape d'un rouge sang couvre ses épaules; il peut aussi revêtir des habits androgynes lors de ses prestations blasphématoires ou une veste noire, pour revenir en final en blanc. Chérea est en redingote "politiquement correcte", Scipion en vareuse d'étudiant russe 1905 (cf. *Les Justes*), Hélicon porte une chapka et le vieux patricien une pelisse, Cæsonia une robe entre antiquité et fin de siècle.

Une chorégraphie savamment orchestrée est en symbiose avec la musique qui accompagne le spectacle sous différentes formes : des extraits du Cirque du Soleil, le *Thème de la Lune* d'Arvo Part, compositeur estonien, des blues ru Russe Sobolenko - ce qui renforce l'effet d'un spectacle aéré, sans monotonie ni lourdeur. Le public applaudit et rappelle plusieurs fois les acteurs.

Cependant, j'émettrai quelques réserves partagées également par le metteur en scène lui-même. Elles émanent essentiellement de l'ambiguïté de la pièce due, comme le savent les camusiens, à la différence entre ses deux rédactions (celle de 1939 et celle de 1945) et donc au statut transitoire de Chérea. Ce dernier n'est pas convaincant car, refusant l'absurde de Caligula, il n'est pas encore intégré dans la révolte de Rieux et de ses compagnons. Dans un pugilat verbal avec Caligula (tout en prenant du thé dans des verres russes), il ne peut inverser les philosophèmes de l'empereur et sa logique destructrice. Sa conception du bonheur est trop platement conservatrice. Dans cette mise en scène non plus, il n'y a pas eu de confrontation de forces égales en raison pour qu'une véritable tragédie règne sur la scène. Y. Boutoussov lui-même, selon ses dires, a ressenti le tiraillement de l'auteur entre l'argumentation de Caligula qui lui semblait irréfutable et ses conclusions nietzschéennes qu'il ne pouvait pas accepter.

Il y a aussi une solution qui me paraît inadéquate au texte de Camus. Elle concerne la fin de la pièce quand tout le monde s'acharne sur l'empereur, et à côté des conjurés on voit même Scipion et Hélicon - afin, comme me l'a dit Y. Boutoussov - d'accentuer une totale solitude finale de Caligula - seul contre tous. Mais en définitive, il me semble qu'on ne peut que saluer ce transfert camusien sur les bords de la Néva.

Hélène Ruffat Perello a soutenu sa thèse sur "Les mythes méditerranéens dans l'oeuvre d'Albert Camus : Des images camusiennes de la Méditerranée à la rêverie méditerranéenne d'A. Camus", le 11 février 2000, avec la mention "Très honorable" et les félicitations du jury - jury composé de Mme Maria Angeles Caamaño (Université de Tarragone), Mme Montserrat Cots (Université Pompeu Fabra), Mme Alicia Piquer (Université de Barcelone), Mme Elena Real (Université de Valencia) et de M. Rafael Argullol, Président du jury (Université Pompeu Fabra).

COLLOQUE

Un COLLOQUE INTERNATIONAL sera organisé en **Novembre 2001** à l'Université de Cergy-Pontoise, en collaboration avec la Société des études camusiennes. L'intitulé proposé est, à ce jour :

Albert Camus et les écritures du XXème siècle.

Le colloque se propose de faire le tour, aussi large et précis que possible, de la place des oeuvres de Camus dans la seconde moitié du XXème siècle : adaptations théâtrales, cinématographiques, adaptations du texte camusien aux programmes scolaires, resurgences (hommage ou contestation) de l'écriture camusienne dans des oeuvres contemporaines, dialogues avec une oeuvre particulière de l'écrivain.

Coïncidant avec le cinquantenaire de la parution de *L'Homme révolté*, le colloque s'intéressera plus particulièrement à cet essai. Une seconde priorité sera donnée à l'importance de l'écriture camusienne dans les littératures maghrébines.

Celles et ceux qui seraient intéressé(e)s peuvent contacter **Christiane Chaulet-Achour**, soit à son adresse personnelle : 2, rue des Tilleuls, 92600 - Asnières-sur-Seine; soit au Département des Lettres Modernes, UFR des Lettres et des Sciences Humaines, Université de Cergy-Pontoise, 33, boulevard du Port, 95011 -

Cergy-Pontoise, Cedex. e-mail : achour@paris.u-cergy.fr

Bernard Mouralis⁷ : *République et Colonies - Entre histoire et mémoire*, Paris, Présence Africaine, 1999, 249 p.

L'idée qui oriente cette étude est en partie exposée à la page 17 : "*Lorsqu'on envisage la relation qui s'est construite, de 1870 à nos jours, entre la France et l'Afrique, il me semble qu'un des aspects majeurs de ce continuum réside dans l'incidence qu'a eue, de part et d'autre, la diffusion du modèle républicain, tel qu'il a été conçu au moment de la révolution et mis en oeuvre à partir de la III^{ème} République.*"

C'est dans cette perspective qu'un des chapitres sur les quatre que comprend cet ouvrage est consacré à Albert Camus sous le titre : "*L'Algérie de Camus ou la nostalgie de l'espace républicain*" (p. 89 à 157). Chapitre très intéressant, présenté ainsi par le critique, [Camus est un des deux hommes qu'il a choisis (le premier est Delavignette) pour illustrer la croyance en la réalisation de l'idée républicaine comme voie pour mettre fin à la colonisation], qui écrit, p. 22 «Son opposition à l'idée d'indépendance et sa fidélité au modèle républicain lui ont valu d'être disqualifié par les tenants d'une orthodoxie combinant souvent, de façon quelque peu contradictoire, les thèmes de l'internationalisme prolétarien et ceux du nationalisme. L'examen attentif des textes de Camus, depuis *Misère de la Kabylie* jusqu'au *Premier homme*, montre, comme chez Delavignette, qu'on ne peut réduire son attitude à l'expression d'un humanisme. Le regard qu'il porte sur le fait colonial est aigu, prenant en compte de façon très informée les problèmes économiques, les multiples atteintes aux libertés publiques et les questions concernant les institutions, qu'il s'agisse de l'organisation des municipalités ou du statut de 1947. Mais, au-delà de ces aspects, on relèvera chez Camus une tentative qui s'affirme progressivement et prend sa forme la plus explicite dans son ouvrage posthume, *Le Premier homme*, pour proposer une interprétation de l'histoire de l'Algérie, perçue comme un espace qui, depuis 1830, n'a jamais pu devenir un pays parce que ni la citoyenneté ni la République n'y ont été véritablement instaurées.»

Le Premier homme vient d'être édité en livre de poche (Folio Gallimard) au prix de 32 F.

Dans le recueil des **Chroniques 1948-1955** de **François Mauriac**, édition établie, présentée et annotée par Jean Touzot, aux éditions Bartillat (janvier 2000, 620 p. 149 f.) sous le titre *La Paix des cimes*, le nom de Camus apparaît dix fois, mais rarement de façon positive. A titre d'exemple cette remarque de la page 416 :

"Je doute en tout cas que la responsabilité de notre génération doive peser plus lourd [dans l'échec de la gauche française] que celle de nos cadets. Il faudrait là-dessus interroger leurs chefs : un Malraux, qui mit son immense prestige au service d'une lourde erreur politique; un Camus, animateur d'un des seuls journaux vivants issus de la Résistance et qui renonça à la révolte pour écrire des livres sur la révolte; un Pierre Boutang enfin..."

Bernard-Henry Lévy, *Le siècle de Sartre*, Grasset, Paris, janvier 2000, 667 p., 148 F. Avec, en sous-titres d'un chapitre : "L'affaire Camus" et "Pourquoi l'on a tout de même raison d'avoir tort avec Sartre plutôt que d'avoir raison avec Camus" (pp. 408-424). [Voir en page 27 du présent Bulletin l'analyse de J. Lévi-Valensi]

Katharina Lehmann a publié dans la revue "Die Neue Gesellschaft/ Frankfurter Hefte", H 1 / 2, Januar / Februar 2000, un article intitulé "Sartre-Camus : Rivalités", p.82-83.

Mark Polizzotti, *André Breton*, Biographies, Gallimard, Paris, décembre 1999, traduit de l'américain par J.-F. Séné, 842 p., 220 F. Avec plusieurs références à Camus.

⁷ B. Mouralis est Professeur de Littérature à l'Université de Cergy-Pontoise et dirige l'UFR de Lettres et Sciences Humaines. Il est spécialiste de la littérature négro-africaine et des relations culturelles entre l'Europe et l'Afrique.

Élisabeth Young-Bruehl, *Hannah Arendt*, Biographie, Calmann-Lévy, Paris, décembre 3 5 1999, 718 p., 210 F. Avec cette citation, p. 365: "Hier, j'ai vu Camus; c'est sans doute le meilleur en France à l'heure actuelle. Il dépasse les autres intellectuels de la tête et des épaules".

Cette appréciation se retrouve, légèrement différente dans une lettre d'Hannah Arendt à Heinrich Blücher, *Correspondance 1936/1968*, publiée chez Calmann-Lévy, traduit de l'allemand par Anne-Sophie Astruc, 546 p. 250 F.

Sur INTERNET [<http://www.citeweb.net/CamusNet/bibliographie.htm>] on signale : "Camus for beginners" de David Zane Mairowitz (pour le texte), Alain Korkos (pour le dessin) - ICON BOOKS 1998. Il s'agit d'une BD de 176 pages d'illustrations sur la vie et l'oeuvre de Camus. BD parue en anglais en mai 1998. La traduction est en cours pour l'Allemagne et la France.

Les éditions Paratexte (Toronto) viennent de publier de **Raymond Gay-Crosier** : *Albert Camus . Paradigmes de l'ironie : révolte et affirmation négative*. L'auteur y rassemble en quatre parties (I. Prologue théorique; II. La révolte en question; III. Pratiques; IV. Épilogue) douze articles publiés dans des revues spécialisées d'accès parfois difficile. Vous trouverez, en fin de Bulletin, un bon de commande à tarif préférentiel. Pour information, un Euro vaut 1,4121 dollar canadien. En conséquence l'ouvrage de Raymond Gay-Crosier valant, franco de port, 37,95 dollars canadiens, cela équivaut à 174 FF.

Horst Wernicke a publié un article : "Schweigender Sisyphos. Vor vierzig Jahren starb Albert Camus", dans *Die Zeichen der Zeit I Lutherische Monats hefte* (janvier 2000), p. 3638.

Heinz Robert Schlette a publié (en allemand) : "Rejoindre les Grecs - Griechen und Christen bei Albert Camus" dans le *Jahrbuch für Antike und Christentum*, (Jahrgang 42 - 1999 p. 5-19).

A paraître

Mein Reich ist von dieser Welt - Das Menschenbild Albert Camus (Mon royaume est de ce monde - l'image de l'homme chez Albert Camus) paraîtra à l'automne 2000 (W. Kohlhammer Verlag - Stuttgart), avec des contributions de Heinz-Robert Schlette, Martina Yadel, Annemarie Pieper, Françoise Trageser-Rebetez, Brigitte Sändig, Horst Wernicke, Lou Marin, Sabine Dramm, Maurice Weyembergh, tous auteurs membres de notre Société.

Bibliophilie

Aux éditions *Les Heures claires* (199, rue de Grenelle, 75007 - Paris) on peut trouver une splendide édition de *L'Étranger* d'Albert Camus en un volume de 200 pages, format 25 x 33 illustré de 16 lithographies originales en couleur et signées,

dont 3 doubles pages,

de **Mireille Berrard**, sur vélin de Rives (tirage limité)

au prix de 7.900 F (1.204 €).

MANIFESTATIONS

Les vendredi 14 et samedi 15 janvier 2000, la Maison des Jeunes et de la Culture - Théâtre de Colombes (92700) a donné une représentation de **La Chute** d'Albert Camus, avec **Jean Lespert**, dans une mise en scène de **Michel Miramont**, adaptation de **Catherine Camus** et **François Chaumette** et «l'amical soutien de Jacqueline Lévi-Valensi, présidente de la Société des études camusiennes». Après avoir vu le spectacle, celle-ci nous écrit :

La Chute au théâtre "Pandora"

'Depuis le mois de janvier, en des lieux divers, se donnent des représentations de *La Chute*, dans l'adaptation de Catherine Camus et François Chaumette, mise en scène par Michel Miramont, et jouée par Jean Lespert. En ce moment, c'est le théâtre Pandora qui accueille la pièce. Peut-être l'exiguïté du théâtre, qui abolit toute distance entre l'acteur et le spectateur, est-elle pour quelque chose dans la très forte impression que laisse le spectacle. Mais sa réussite - éclatante à mes yeux - vient surtout de la sobriété des décors, de la justesse et de l'intelligence de la mise en scène, et de l'admirable jeu de Jean Lespert : tour à tour cynique, ironique, émouvant, il nous propose une incarnation étonnante de Clamence; il fait véritablement corps avec le personnage, dont il rend perceptibles les ambigüités, les faux-semblants, l'orgueil, et la douleur, tout en préservant son mystère. Je crois que Clamence a trouvé là l'un de ses meilleurs interprètes."

Ce spectacle sera donné à Paris, chaque dimanche à 17 h. (durée 1 h.35) du 30 avril au 18 juin 2000, au Théâtre Pandora, 30 rue Keller, 75011 Paris. Vu la dimension réduite de la salle, la réservation est indispensable (01 48 75 41 65 ou 01 47 88 01). Prix des places 80 F. étudiants et membres de la SEC sur présentation du présent Bulletin, 60 F.

Olivier Todd a donné à Athènes, le 28 février 2000, à l'Institut français, après la projection du film de Jean Daniel, une conférence sur "Albert Camus : l'homme derrière l'oeuvre".

Jean Daniel (cf. Nouvel Observateur, semaine du 3 au 9 février 2000 (p.48), signale que lors de son récent séjour à Alger, s'il n'a pu se rendre à Blida ni à Tipasa, il a cependant "fait revivre [Camus] lors d'une matinée passionnée et passionnante à la Cinémathèque".

La ville de **Lisses** (Essonne) a organisé du 3 janvier au 5 février 2000 une exposition dédiée à Albert Camus (28 panneaux de textes et photos, réalisés par **Noëlle Benyamin**).

Du 11 février au 12 mars 2000, le théâtre "Tantarantana" de Barcelone a donné *Le Malentendu*, traduit pour la première fois en catalan (*El Malentès*).

Le 27 février 2000, la station de radio "Catalunya Radio" a consacré une émission d'une heure à Albert Camus, et plus précisément au *Malentendu*, avec la participation d'Hélène Ruffat, de l'écrivain Maria Pau Jané, du metteur en scène Antonio Simon et des acteurs Montes Alcoverro et Albert Pérez.

Trois conférences ont été données au Centre culturel catholique de Wuppertal en février 2000 à l'occasion du quarantième anniversaire de la mort d'Albert Camus :

Heinz Robert Schletté "Mein Reich ist von dieser Welt"

Jutta Hdfel : "Café Camus" (Introduction à *L'Etranger*)

Anne-Kathrin Reif : "Die Welt bietet nicht Wahrheiten, sondern Liebesmöglichkeiten" (L'amour dans l'oeuvre de Camus). [Frau Dr Reif est l'auteur d'une thèse sur ce thème, non encore publiée]



VU, LU, ENTENDU

"Coup médiatique" préparé de longue main, ou coïncidences éditoriales, peu importe : la couverture du *Nouvel Observateur* de la semaine du 13 au 19 janvier 2000 :

"Après vingt ans de purgatoire
SARTRE
REVIENT"

annonce un dossier assez considérable introduit par Jean Daniel en ces termes : "Camusien, je ne saurais que haïr Jean-Paul Sartre? Grands dieux, non!", qui rend justice à l'un et à l'autre.

Dans le numéro du 20 au 26 janvier 2000, le même *Nouvel Observateur*, sous la plume de **Bernard Franck**, dont on ne peut pas dire qu'il soit systématiquement camusien, on lit ce paragraphe quelque peu vengeur :

"Après Michel Onfray, la NRF de janvier 2000, n°552, p.14, sur Camus (...) «prompt à supprimer dans "Le Mythe de Sisyphe" le chapitre consacré à "Kafka le Juif", voici B.H.L., «Le Siècle de Sartre» (Grasset), p.380 et 381 : «Camus, enfin, le moraliste Camus qui donne (...) "Le Mythe de Sisyphe" trois mois plus tard et qui, dans "Le Mythe", accepte que soit retiré, pour complaire à la censure allemande et le publier à part, en zone sud, le chapitre sur Kafka». Si je les avais connus, ces deux-là, en juin 40, quand j'avais encore 10 ans, et s'ils étaient nés bien sûr, tous les trois nous aurions pu bouter les Allemands hors de France."

Et dans le numéro du 3 au 9 février 2000, **Françoise Giroud** note, sur le même sujet :

"Bernard-Henry Lévy est amoureux de Sartre. C'est sympathique, et son gros ouvrage affectueux est écrit avec une superbe habileté à faire comprendre la trajectoire intellectuelle de celui qui restera l'étoile du siècle. Sartre se dégageant de Gide, puis de Bergson, se cognant à Heidegger, tuant la littérature à bout portant avec *Les Mots*, s'engouffrant dans le judaïsme, on suit, on comprend, on se sent un peu détective, c'est passionnant. Là où je bute, c'est sur la longanimité de BHL à l'égard de Sartre insultant Camus et Merleau-Ponty - de quel droit? Du haut de quelle suffisance? De quelle vertu incarnée? Ce fut tout simplement odieux, sur le fond et dans la forme."

A l'occasion du quarantième anniversaire de la mort d'Albert Camus, **Paul -F. Smets** a publié dans deux grands quotidiens belges, *Le Soir*, du mardi 4 janvier 2000 un article intitulé : "Camus : le «taon» qui est resté moderne"; et dans *L'Echo* du mercredi 5 janvier 2000 un autre article intitulé : "Albert Camus, quarante ans après".

Il a également occupé la tribune du Centre d'Education Permanente de l'Université de Bruxelles (CEPULB) le 2 février 2000. Il avait choisi pour thème : "*Albert Camus , un socrate des temps modernes?*"

Toujours à l'occasion de ce quarantième anniversaire de la mort d'Albert Camus, **Brigitte Sändig** et **Virginia Baciú** s'occupent de la publication d'une documentation, en Allemagne et en Roumanie, en allemand et en français, sur l'impact de l'oeuvre de Camus dans les pays de l'Est, sous le point de vue littéraire, politique, théâtral, etc. Les collaborateurs prévus sont : Virginia Baciú (Cluj-Napoca, Roumanie), Isabelle Cielens (Enskede, Suède), Horvath Andor (Cluj-Napoca, traducteur hongrois de Camus), Eugène Kouchkine (Amiens, France), Aleksandra Machowska (Krakovie, Pologne), Irina Mavrodin (traductrice roumaine de Camus), Jana Patocova (Prague, critique de théâtre), Brigitte Sändig (Potsdam, Allemagne), Lada Syrovatko (Kaliningrad, Russie), ainsi que Vlad Mugur (metteur en scène roumain), Tompa Gabor (metteur en scène hongrois qui a réalisé des pièces de Camus en Roumanie), Jere Tarle (Croatie).

Nous avons signalé dans le Bulletin n° 52 de juillet-octobre 1999, p. 51, le questionnaire de *LIRE* : "Êtes-vous le *lecteur* du siècle ?" avec les cinq questions concernant *L'Étranger* : le numéro de février 2000 de ce magazine donne les résultats et la liste des "gagnants".

Concernant Camus, les réponses étaient :

- | | |
|---|-----------------------------|
| 1 - De quelle race est le chien du vieux Salamano? | Epagneul |
| 2 - Quel personnage affirme "qu'on n'est jamais tout-à-fait malheureux"? | La mère de Meursault |
| 3 - Combien de balles Meursault tire-t-il sur l'Arabe? | Cinq |
| 4 - Durant le procès, quel métier prétend exercer le souteneur Raymond Sintès? | Magasinier |
| 5 - En prison, Meursault trouve un vieux morceau de journal. Dans quel pays a eu lieu le fait divers dont il lit le compte-rendu? | En Tchécoslovaquie. |

Il y avait d'autres questions concernant Albert Cohen, Michel Tournier, Louis-Ferdinand Céline, Antoine Blondin, Georges Pérec, Marcel Proust, Georges Simenon et Marguerite Duras. Il y eut de très nombreuses réponses (on ne nous dit pas combien). Il a fallu tirer au sort parmi les bonnes réponses pour sélectionner les 10 premiers.

Faute d'être "le" lecteur du siècle, vous êtes certainement, comme chaque membre de notre Société, un passionné "de base" d'Albert Camus, comme notre ami **Yves Ramier**, de Toulouse, qui nous a adressé le C.V. de sa passion, indiquant par là que les camusiens ne sont pas que des professeurs d'université, des thésards, des étudiants, mais d'abord et avant tout des êtres de mémoire et de reconnaissance envers un auteur qui les a touchés à l'esprit comme au cœur. Voici ce qu'il nous dit et nous autorise à reproduire :

A PROPOS DE CAMUS ... JE ME SOUVIENS

de quelques situations qui ont marqué ma connaissance de la personne et de l'oeuvre d'Albert Camus

de M. Malcourant, prof de français dans l'année scolaire 1958/59, (en avril 59) au lycée de Reims, faisant faire une dictée préparatoire au BEPC : cette dictée était extraite de «La Peste», il y avait des mots et des adjectifs qui m'ont donné envie d'en savoir plus. «Lisez ce livre» m'a-t-il dit, ce que j'ai fait pendant les vacances d'été.

de M. Habert, prof de français en 2° dans l'année scolaire 1959/60, disant : «Vous êtes dans une année entre deux examens (le BEPC passé et le 1er bac à venir en 1ère), profitez-en pour lire». Il nous a conseillé Camus, Sartre, Malraux, Saint-Exupéry, Zola, etc. J'ai suivi le conseil : aussi ai-je lu les livres de Camus et des autres. Merci à ces deux professeurs, décédés depuis. Je leur dois beaucoup.

de M. Masson, prof de français en 1°, reliant les thèmes des auteurs contemporains et particulièrement Camus (merci à lui aussi, je ne sais s'il est toujours vivant). Du même au lendemain du Conseil d'administration du lycée de février 60 qui m'expliquait que le nom de Camus avait été proposé par des profs pour donner un nom au lycée qui venait d'être inauguré : la proposition avait été repoussée (le lycée est depuis appelé par habitude de la dénomination du boulevard où il est implanté : Clemenceau).

des acteurs jouant «Les Possédés» au théâtre de Reims, pièce pour laquelle j'avais fait une très longue attente pour être sûr d'avoir des billets.

de Camus lui-même que j'ai rencontré sous les arcades du théâtre à cette occasion, et de m'être dit : "Tiens, cet homme ressemble à Camus, mais ce ne peut être lui car cet homme a un visage fatigué et ridé; et que ferait Camus à Reims?" (Je revois la scène.) J'ai appris ultérieurement, en lisant le livre de Morvan Lebesque, que Camus était venu incognito voir ses acteurs... Ah! si je l'avais abordé et posé la question, j'aurai (peut-être) un autographe de Camus!

de mes camarades de lycée, le 4 janvier 1960, venant me présenter ... leurs condoléances car ils savaient - je leur en avais beaucoup parlé - mon attachement à Camus. C'est émouvant.

de l'Ecole des Beaux-arts où l'on m'a demandé un prix élevé (pour ma jeune bourse) pour faire un buste de Camus d'après photo (je n'en ai toujours pas).

de ma femme, de mes enfants qui m'offrent disques, livres de ou sur Camus et notamment celui de Lottman (celui de Todd, je me le suis offert sans attendre, de même que les 3 CD). Merci à eux, merci à ces auteurs, et à tous les autres que j'ai lus qui ont écrit sur Camus.

du cimetière de Lourmarin où je suis allé en 1973 pour me recueillir sur la tombe de notre ami, et où je retournerai (quand je serai retraité).

de Serge Reggiani récitant ce magnifique texte "Les Amandiers" que j'ai découvert dans ce disque offert en 1958 (je l'ai toujours : il a beaucoup souffert des aiguilles de microsillon).

de Maurice Petit qui, en 1991, a revivifié à Montauban mon envie camusienne (expo + textes verbalisés + conférence de J. Daniel et de J. Lévi-Valensi). Depuis, je le suis à chacune de ses venues à Toulouse. Merci à lui aussi.

de Jacqueline avec qui, en 1959, j'ai passé une longue soirée ... à discuter passionnément de Camus (je lisais alors le livre de Brisville qui venait de sortir) et de Sartre, pendant les vacances d'été à Saint-Jean Pied de Port. (Nous correspondons toujours.)

de mes lectures et relectures à comprendre le sens des textes de Camus. (Je commence à mieux comprendre grâce à Todd.)

des amis qui m'ont offert ce dont je leur parlais depuis longtemps : les deux tomes de *La Pléiade*. Quelle surprise heureuse

du libraire de Cosne-sur-Loire qui m'a vu passer et repasser devant sa vitrine, en 1960, où il y avait *Le Mythe de Sisyphe*. J'ai investi tous mes sous et fait un emprunt à ma mère pour l'acheter. (J'ai toujours cette édition de 1953 à la NRF.)

ET

de tous les livres de Camus que je compte relire ... quand je serai à la retraite et ceux d'auteurs qui ont écrit sur Camus. (Il y a du pain sur la planche!)

Yves Ramier
Membre (de base) de la SEC.

Le journal *Libération* du 3 février 2000 publie un entretien de Germaine Tillion avec Antoine de Gaudemar, avec ces quelques lignes concernant Camus :

En Algérie, vous avez beaucoup vu Camus.

"Je le voyais quand il venait à Alger et je lui ai même prêté ma petite voiture à plusieurs reprises. J'avais tous ses numéros de téléphone à Paris pour le joindre à tout moment afin qu'il fasse les demandes de grâce que je n'avais pu obtenir. Il a intercédé plusieurs fois avec réussite. Camus était des deux côtés, comme moi, même si j'ai pris davantage parti et défendu des gens qu'il n'aurait pas défendus. Moi non plus, je n'étais pas d'accord pour jeter les Français dehors ni pour brimer les Algériens. Nous étions tous les deux pour une consultation loyale des

populations sur l'indépendance. J'ai entendu la foule française d'Alger crier «à mort Camus» parce qu'il avait écrit des articles pour des Algériens, des «Arabes». Camus a toujours pris le parti des plus menacés, les Algériens d'abord, les pieds-noirs ensuite. Dans les deux cas, il a eu raison."

Notre ami **Alain Blanche** a retrouvé et nous a communiqué un article **d'Aimé Dupuy** paru dans la Revue mensuelle **Vie et Langage** (n° 272, novembre 1974, Larousse), dont le titre était : "Situation de la «Plage algérienne» dans la vie et l'oeuvre d'Albert Camus" (p.645-654), ainsi qu'une copie de la fiche «philo» des éditions Atlas consacrée à l'absurde. Nous l'en remercions et nous remercions par avance ceux d'entre vous qui auraient dans leurs archives des documents peu connus concernant Camus et qui pourraient nous les communiquer.

Brigitte Sändig nous signale une représentation originale qui a eu lieu au théâtre *Volksbühne* (Berlin Est). Il s'agit d'une sorte de mélange de "Caligula" et d'un texte de Georges Bataille auquel on avait donné le titre de "L'oeuvre obscène" : «**Das obszöne Werk : Caligula Bataille / Camus**». La première a eu lieu le 5 janvier 2000. Mise en scène (intéressante, même si le texte de Camus est à peine reconnaissable) de Frank Castorf.

Fête du livre
Le livre en pays varois

A LA CADIÈRE D'AZUR
(83740)

Samedi 6 et dimanche 7 mai 2000

Dans le cadre de cette fête du Livre, un hommage sera rendu à Albert Camus

"Camus, l'insoumis"

présenté par **José Lenzini**, en présence de **Jacqueline Lévi-Valensi, Jean Daniel, Abdelkader Djemaï, Thierry Fabre** (rédacteur en chef de la revue "*La pensée du Sud*" - dont le prochain numéro contiendra un texte inédit d'Albert Camus) et

d'André Belamich, ami de Camus.

Le film de Jean Daniel (Un siècle d'écrivains) sera projeté en continu dans la salle "Espace culturel de la Miséricorde)

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES CAMUSIENNES
10, AVENUE JEAN JAURÈS
F-92120 MONTROUQUE - FRANCE

Nouvelle publication

Les Éditions Paratexte (Toronto) viennent de publier le livre suivant:

Raymond Gay-Crosier

Albert Camus.

Paradigmes de l'ironie : révolte et affirmation négative

ISBN 0-920615.01-5

L'auteur y rassemble en quatre parties (I. Prologue théorique; II. La révolte en question; III. Pratiques; IV. Épilogue) douze articles publiés dans des revues spécialisée d'accès parfois difficile.

Selon la coutume, les membres de la Société des Études Camusiennes peuvent se procurer ce livre à prix réduit. La remise remonte à 5 \$ canadiens (\$ CDN 29.95 au lieu de \$ 34.95). ' Veuillez bien recommander ce titre à votre bibliothèque (prix régulier) et adresser votre propre commande directement aux

Éditions Paratexte
Trinity College
University of Toronto
Toronto, Ont.
CANADA M5S 3J6

Pour toute commande, détacher et utiliser le bon de commande ci-dessous

.....

BON DE COMMANDE

Nom: Prénom(s):

Adresse:Lieu:

Code postePays:

Prix spécial:	dollars canad. \$ 29.95	CDN \$	29.95
Ajouter frais de port pour tous les pays		CDN \$	8.00
Chèque postal eu bancaire libellé au nom des Éditions Paratexte		CDN \$	37.95